

par le seul choix d'un mot. Parlant, en bon père de famille, de ses fils, il a dit : « Mes garçons ».

De même, dans son discours mondial, il a remporté un profond succès de mesure et l'approbation de notre styliste national Abel Hermant. Contre ses adversaires, dans la politique internationale, il n'a pas parlé de mensonges ni même, comme dans le Parlement, de « contre-vérités ». Il a dit : « ...des fables ».

Ce sont ces nuances qui sont françaises.

Page 17 du même numéro, la Musique, M. Emile Vuillermoz y étudie le *Festival Debussy*, hommage offert au maître par la radio, sous la direction de M. D.-E. Inghelbrecht, à la tête de l'orchestre national soutenu par les chœurs Félix Raugel :

Le programme juxtaposait trois grandes œuvres, qui ne sont pas séparées seulement par leur distance chronologique, mais par leur conception profonde : les *Nocturnes*, les *Chansons de Charles d'Orléans* et *Le Martyre de saint Sébastien*. Observez le panthéisme sensuel qui imprégnait, en 1889, l'imagination de ce poète des sons. Regardez-le, dans le premier des trois *Nocturnes*, suivre dans l'espace la navigation lente et insensible de ces nobles caravelles de l'air que sont les nuées traversant l'océan bleu du ciel. Il guette et note au passage les manœuvres invisibles qui, en gonflant ou en dégonflant leurs voiles, modifient sans cesse le profil de ces majestueux esquifs. Et son orchestre, avec ses mystérieuses et sourdes pulsations, matérialise la progression glissante de ces nefs, propulsées par le souffle du cor anglais. Il est impossible d'écouter cette description symphonique sans éprouver le vertige enivré que vous donne la voûte céleste lorsque, étendu sur le sol, on contemple les nonchalentes évolutions des escadres de l'éther.

Les *Fêtes* sont la transposition idéalisée et stylisée d'un cortège féerique traversant une atmosphère d'exaltation et de liesse. Il ne s'agit pas d'une allusion à quelque grand motif plastique de l'art ancien. Ce ne sont pas là des Lupercales ou des Panathénées, c'est une vision moderne recueillie par Debussy dans le bois de Boulogne où les arbres estompaient magiquement un défilé lointain de cavaliers casqués d'argent dont le soleil couchant faisait étinceler les cimiers. Jamais une notation de la vie prosaïque d'aujourd'hui n'avait donné naissance à une interprétation aussi merveilleusement spiritualisée. Jamais ne s'était affirmé avec plus d'éclat le don miraculeux qui permet à un grand artiste de prêter à un peloton de gardes républicains rentrant à leur caserne toute la grandeur fabuleuse dont un Gozzoli enrichit à Florence la procession des rois mages.

Avec *Les Sirènes*, nous sommes emportés dans le balancement et le jaillissement des vagues. Chacune d'elles, arrivée au sommet de sa course, se couronne d'un frissonnant panache d'écume, et cette écume devient une fraîche voix de femme qui lance vers le ciel son cri lumineux. La musique reconstitue ici un des grands rythmes de la nature avec une émouvante fidélité. Dans ce tableau, comme dans les deux précédents, les plus sublimes créations de la mythologie grecque se confondent avec les observations solitaires d'un homme de notre temps.

Les Trois chansons de Charles d'Orléans nous ont transportés, au contraire, dans une région de l'esprit bien différente. Ces poèmes, écrits dans une langue savoureuse et pittoresque, où chaque mot a son parfum — car il existe un terroir dans le temps aussi bien que dans l'espace — ont entraîné le musicien dans la civilisation médiévale vue et entendue par un polyphoniste de la Renaissance. La ferveur amoureuse du premier de ces trois poèmes prend si visiblement sa course dans la mystique religieuse qu'on peut l'appliquer indifféremment à une belle pécheresse ou à une vierge de vitrail. Quelle délicieuse naïveté éclate ensuite dans ces confidences de la gracieuse indolente, peu disposée à abandonner, à l'aube, la tiédeur de sa couche pour obéir à l'appel du « tabourin » qui l'invite à s'en aller à la fête de mai. Il y a là un tableau d'un charme raffiné qui fait songer aux plus délicieuses peintures de l'école bourguignonne. Enfin, l'apostrophe à l'hiver, qui n'est qu'un « villain », ramène Debussy à la candeur et à l'ingénuité d'une époque où les saisons se matérialisent encore dans un naïf anthropomorphisme. Comme il y a loin de ces jeux littéraires à la sensualité pure des *Nocturnes*!

Enfin, pour nous dépayser encore, nous fûmes placés devant *Le Martyre de saint Sébastien*, cet éblouissant chef-d'œuvre d'orfèvrerie ancienne, ciselé par deux maîtres-ouvriers de notre temps qui se sont, l'un et l'autre, laissé prendre à leur propre jeu. Un libertin italien de génie s'amuse à exécuter un prestigieux tour de force verbal en pastichant le style dru, naïf et raffiné des auteurs français de mystères du moyen âge. Il cherche à ressusciter cette langue à la fois réaliste et poétique, balbutiante et hardie, raisonnable et exaltée. Il y réussit miraculeusement. Il prend pour collaborateur un musicien méfiant, sceptique et misanthrope qui ne s'est jamais montré sensible à l'émotion religieuse. Cet artiste amer et sarcastique n'a pas plus tôt saisi sa plume pour écrire les grands accords parfaits du *Prélude de la cour des lys*, qu'il se découvre une âme humble et fervente de bâtisseur de cathédrales. C'est ainsi que d'Annunzio et Debussy, excommuniés puis pardonnés par l'Eglise.

ont construit le plus grandiose et le plus émouvant édifice spiritueliste de tout l'art moderne!

Voilà comment l'on peut, avec un festival Debussy, transporter un auditoire dans les sphères les plus opposées de la sensation et de la connaissance. Bien peu de créateurs, je le répète, pourraient se prêter avec succès à une aussi redoutable expérience. Celle-ci a souligné une fois de plus la grandeur et la diversité de l'œuvre du génial auteur de *Pelléas*.

Dans son numéro du 12 avril, à sa page d'échos, *Candida* raconte des choses dont il serait facile d'administrer la preuve. Il ne s'agit que d'aller voir aux adresses qu'il donne.

LE MINISTRE DE L'ÉDUCATION INTERNATIONALE

Tout occupé de sa publicité et à faire miroiter aux yeux de sa clientèle de sectaires illuminés ses mirifiques projets d'orientation scolaire, M. Jean Zay ne se préoccupe guère du sort des petits écoliers de France.

L'état actuel des écoles dans les grandes villes, et singulièrement à Paris, du fait de l'invasion des étrangers, constitue un véritable scandale.

Les plaintes des parents s'accumulent. Mais M. Zay n'en a cure. Il faut croire que le bien-être et l'hygiène des petits Français ne sont pas d'un bon rendement publicitaire.

Voici un exemple typique.

Il y a, à Paris, au n° 60 de l'avenue Simon-Bolivar, un vieux bâtiment lépreux et sale, où il semble qu'on ne puisse pénétrer qu'en se bouchant les narines. A gauche, au fond d'une sorte de préau couvert, il y a une salle sans air, éclairée tout le jour à la lumière électrique. C'est la classe des petits garçons de six ans.

Du couloir, on peut découvrir, en se haussant sur la pointe des pieds, un bout de terrain d'une superficie à peu près égale à dix draps de lit. Cela s'appelle une cour de récréation. Aux étages supérieurs, d'autres classes. L'ensemble constitue une école primaire.

Six cent quatre-vingt-sept enfants y reçoivent l'éducation nationale. Le décor doit leur donner une fautive idée de l'éducation et de la nation. Il est vrai que, sur ces six cent quatre-vingt-sept élèves, il y a plus de deux cents fils d'émigrés, pour qui le mot nation ne signifie rien.

Il est encore heureux que des petits Français soient tolérés dans leurs écoles.

Un père de famille, étonné qu'on fasse redoubler sa classe à

régulièrement ses innombrables amis et se préoccupe toujours de leur offrir quelque attraction.

Ayant résolu de porter à son programme de festivités le dernier prix Goncourt, elle envoya à tout le monde un carton avec ce libellé : « Pour rencontrer Henri Troyat. »

Un académicien, friand d'égarde, et qui avait déjà de l'esprit il y a quarante ans, ne se trouva qu'à demi flatté en recevant son invitation :

— Et M. Henri Troyat, dit-il, est-ce qu'il a reçu une invitation à me rencontrer ?

A propos de l'exécution du *Requiem* de Brahms, à Monte-Carlo, direction d'Erich Kleiber, M. Emile Vuillermoz finit, comme suit, son compte rendu :

La question de la mise au point est absolument capitale et domine toute l'histoire de la musique de ce temps. Les conditions économiques si cruelles de l'heure présente sont en train de tuer des chefs-d'œuvre. La belle exécution symphonique et chorale constitue un luxe ruineux. Or, les plus nobles ouvrages du passé ont besoin de ce luxe pour revivre. Certaines recettes de haute cuisine française exigent une débauche de truffes, de foie gras, de morilles, de crème et de fine champagne parce qu'elles ont été créées à une époque où ces accessoires ne ruinaient pas un maître de maison. De même, on écrivait de riches polyphonies lorsque les répétitions n'étaient pas aussi coûteuses. Aujourd'hui, il faut choisir : si vous n'êtes pas assez riche pour respecter les règles du jeu, ayez l'honnêteté de renoncer à la grande gastronomie et aux partitions trop nuancées. Faites de la cuisine plus simple et des concerts moins ambitieux. Mais, par pitié, n'essayez pas de nous donner le change en usant d'expédients de gargotiers.

C'est là le grand malentendu. Beaucoup de mélomanes de bonne foi ont éprouvé un terrible ennui en entendant des exécutions trop superficielles d'ouvrages tels que le *Requiem* de Brahms. Il y fallait l'interprétation de luxe que nous offre Monte-Carlo et qu'on ne trouve plus dans le commerce. Il y fallait l'initiative et la confiance d'un Delpierre, bienfaiteur des arts. Il y fallait les cinq mois de labeur acharné d'un Amédée de Sabata préparant les masses chorales; il y fallait une soliste comme Judith Hellwig, dominant toute la cathédrale sonore comme un ange aux ailes étendues; il y fallait enfin un Erich Kleiber donnant tout son sens profond à cette poignante méditation, à cette hautaine et courageuse rêverie d'un esprit fier devant la porte entr'ouverte de l'au-delà !

Amateurs de musique, ne soyez jamais trop tranchants dans vos jugements. Réservez votre opinion sur les grandes œuvres qui vous rebutent. Un beau jour, vous aurez la chance de les contempler enfin dans leur véritable éclairage et vous tomberez des nues comme tomba de son cheval Saül, ébloui, sur le chemin de Damas!

Gringoire (6 avril) *Une quinzaine historique*, par André Tardieu, tient toute la première page. Ensuite des échos, dont celui-ci :

Comme le fait très justement remarquer M. Dié, dans *L'Homme Libre*, des députés travaillistes anglais viennent assister, dans la tribune de la Chambre française, à nos séances de politique étrangère pour essayer d'influencer notre politique extérieure.

Qu'attend donc Blum, pour supplier son compère Attlee, chef des socialistes anglais, de ne plus s'opposer comme il le fait à la conscription?

Comme l'écrit M. Jean Fabry, « la conscription n'est-elle pas démocratique et le volontariat ne demeure-t-il pas un petit moyen pour une grande tâche? »

Et celui-ci!

LES SOVIETS SE DÉFILENT

Quand la Tchécoslovaquie a été en péril, les Soviets ont paru brusquement frappés de mutisme. Ils se sont réveillés pour déclarer qu'ils s'opposeraient par les armes à la pénétration polonaise dans la poche de Teschen. Les Polonais ont pris Teschen et les Soviets n'ont pas bougé.

Quand la Bohême et la Moravie ont été conquises, ils n'ont pas bougé davantage. Le protectorat de la Slovaquie, celui de la Lithuanie, la prise de Memel, autant d'événements dont aucun ne les a tirés de leur indifférence.

Quand les gouvernements français et anglais ont voulu constituer un front oriental, les Soviets ont proposé une conférence.

Quand la France et l'Angleterre ont décidé de garantir la Pologne contre une agression, les Soviets ont proposé de retourner à la politique de sécurité collective, c'est-à-dire à la S. D. N. qui a fait faillite et dont sont absentes la moitié des nations du globe parmi lesquelles les Etats-Unis, l'Allemagne, l'Italie, le Japon.

Lundi dernier, enfin, le Kremlin faisait préciser par son poste de radio de Moscou, à 20 h. 30, que non seulement il ne pouvait s'engager à fournir du matériel à la Pologne en cas de guerre, mais qu'encore il ne pouvait s'engager à interrompre ses fournitures de matières premières à l'Allemagne.